Document généré le 12 oct. 2024 01:35

Recherches qualitatives

Les approches qualitatives à l'épreuve de la quantification des sciences

Joëlle Morrissette, Ph. D. et Didier Demazière, Docteur en sociologie

Volume 38, numéro 1, printemps 2019

La recherche qualitative aujourd'hui. 30 ans de diffusion et de réflexion

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1059649ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1059649ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ)

ISSN

1715-8702 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Morrissette, J. & Demazière, D. (2019). Les approches qualitatives à l'épreuve de la quantification des sciences. *Recherches qualitatives*, *38*(1), 88–104. https://doi.org/10.7202/1059649ar

Résumé de l'article

Cette contribution porte sur les rapports entre les approches qualitatives et quantitatives. Elle interroge la tendance à une certaine hiérarchisation de leur légitimité dans le domaine des sciences humaines et sociales, et appelle à des débats et réflexions sur les enjeux de l'évolution de leurs rapports. Nous montrons que les tensions entre approches qualitatives et quantitatives participent au développement des sciences humaines et sociales. Puis nous insistons sur les risques d'affaiblissement, voire de disqualification du qualitatif en recherche dans le contexte actuel, marqué par une valorisation du versant quantitatif de l'évaluation, une centralité de la productivité dans la politique des sciences et un investissement du chiffre comme étalon de la connaissance. Nous soutenons que les enjeux ne sont pas seulement épistémologiques, mais concernent directement les arènes collégiales dans lesquelles les chercheurs, institués comme pairs, produisent des évaluations, des hiérarchies et des classements. Enfin, nous plaidons pour la complémentarité des approches qualitatives et quantitatives.

Tous droits réservés © Association pour la recherche qualitative (ARQ), 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les approches qualitatives à l'épreuve de la quantification des sciences

Joëlle Morrissette, Ph. D.

Université de Montréal, Québec, Canada

Didier Demazière, Docteur en sociologie

CNRS, Centre de sociologie des organisations de Sciences Po, Paris, France

Résumé

Cette contribution porte sur les rapports entre les approches qualitatives et quantitatives. Elle interroge la tendance à une certaine hiérarchisation de leur légitimité dans le domaine des sciences humaines et sociales, et appelle à des débats et réflexions sur les enjeux de l'évolution de leurs rapports. Nous montrons que les tensions entre approches qualitatives et quantitatives participent au développement des sciences humaines et sociales. Puis nous insistons sur les risques d'affaiblissement, voire de disqualification du qualitatif en recherche dans le contexte actuel, marqué par une valorisation du versant quantitatif de l'évaluation, une centralité de la productivité dans la politique des sciences et un investissement du chiffre comme étalon de la connaissance. Nous soutenons que les enjeux ne sont pas seulement épistémologiques, mais concernent directement les arènes collégiales dans lesquelles les chercheurs, institués comme pairs, produisent des évaluations, des hiérarchies et des classements. Enfin, nous plaidons pour la complémentarité des approches qualitatives et quantitatives.

Mots clés

RAPPORTS QUALITATIF/QUANTITATIF, SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES, COLLÉGIALITÉ, LÉGITIMITÉ, COMPLÉMENTARITÉ DES APPROCHES

Ce texte est conforme à la nouvelle orthographe.

Introduction

L'anniversaire d'une revue internationale comme *Recherches qualitatives* offre l'occasion de réfléchir sur ce qui la qualifie et la caractérise dans le concert des revues de sciences humaines et sociales (SHS) : le qualitatif. Ce qualificatif renvoie à une multiplicité de manières de produire des connaissances scientifiques, de disciplines aussi, et couvre un périmètre étendu, aux délimitations imprécises. C'est pourtant une

RECHERCHES QUALITATIVES – Vol. 38(1), pp. 88-104.
LA RECHERCHE QUALITATIVE AUJOURD'HUI. 30 ANS DE DIFFUSION ET DE RÉFLEXION
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/
© 2019 Association pour la recherche qualitative

catégorie en usage, fortement implantée dans les communautés scientifiques. Pour en saisir les significations, les implications et les fondements, il faut en comprendre la force catégorielle, et convoquer son antonyme : le quantitatif. Emprunter cette voie ce n'est pas vouloir perpétuer une distinction si évidente qu'elle est mobilisée pour argumenter des dépassements (Ragin, 2014), des combinaisons (Bernard, 2018), des croisements (Tashakkori & Teddlie, 2003), des intégrations (Bryman, 2006). Mais force est de noter que ces catégories sont indissolublement connectées, comme l'atteste l'expression si courante en SHS : « le quali et le quanti ».

En considérant ce couple catégoriel, notre intention n'est pas de tenter de tracer la frontière entre ses deux versants. Une telle entreprise serait de notre point de vue vaine, ou du moins occulterait l'essentiel : ces frontières sont symboliques (Lamont & Molnar, 2002) et ont une fonction d'identification de sorte qu'elles sont irrémédiablement imprécises et floues. Mais elles persistent pourtant, car elles sont aussi performatives, dissociant et divisant, voire opposant, des espaces de pratiques et des normes de références (Gottmann, 1980). Aussi ce couple catégoriel accompagne le développement des SHS, et de manière particulière chacune de ses disciplines. Il prend de plus des configurations spécifiques selon les périodes.

Comment évolue le statut du qualitatif à l'époque contemporaine où la quantification investit de nouvelles contrées du territoire des SHS et devient dominante dans plusieurs disciplines? Comment les tensions, constantes dans l'histoire de celles-ci, évoluent-elles dans une période où la mesure, et plus largement le chiffre, acquièrent une forte légitimité? Comment la valeur des recherches qualitatives, et au-delà leur validité, est-elle affectée par l'intérêt accordé actuellement à la quantification et à la statistique aussi bien dans les institutions gestionnaires de la science que dans les débats publics sur ses résultats ou les évaluations de la production des chercheurs? Notre hypothèse centrale est que les coordonnées contemporaines des tensions entre approches qualitatives et quantitatives ne peuvent être saisies sans prendre en compte la politique des sciences – humaines et sociales du moins –, car les conceptions normatives de celles-ci ne résultent pas seulement des pratiques de recherche, mais sont aussi alimentées par les politiques de pilotage, de cadrage et d'évaluation de la recherche.

C'est une démarche réflexive sur nos expériences que nous privilégions afin d'examiner la situation des approches qualitatives à l'épreuve d'une évolution qui n'affecte pas seulement le travail scientifique, mais concerne désormais de nombreux secteurs d'activité investis par les données métriques (Muller, 2018). Nous n'allons pas dresser un tableau complet des manières dont les recherches qualitatives se trouvent plongées dans un milieu où gagne une « quantophrénie » pourtant déjà ancienne (Sorokin, 1959), ni des conséquences qui en résultent. Cela exigerait des enquêtes qui devraient couvrir un grand éventail de disciplines et de pays tant ces mouvements se

diffusent avec des intensités et sous des formes variées. Notre objectif, plus modeste, consiste à questionner les rapports du qualitatif et du quantitatif, à interroger la tendance à la hiérarchisation des savoirs correspondant dans certaines disciplines, et ce faisant à susciter des réflexions sur les enjeux concernés. Notre argument est que, si la dynamique des rapports entre approches qualitatives et quantitatives traverse les histoires disciplinaires et en soutient la dynamique, ce couple historique est reconfiguré sous l'impact de politiques de la science qui ont tendance à (sur-)valoriser les chiffres et la mesure, risquant de placer les premières à l'ombre des secondes au lieu de les considérer dans leur complémentarité.

Qualitatif et quantitatif, un couple historique

Il est délicat de retracer la dynamique historique des démarches qualitatives dans les SHS parce qu'elles ne sont pas définies avec constance selon les disciplines ou les pays, et sont valorisées de manière différentielle. Ainsi en histoire ces démarches dominent quand leurs homologues quantitatives sont souvent associées à une perspective déterministe fondée sur des sources sérielles, alors que pour les sciences politiques, en particulier nord-américaines, elles embrassent à peu près tout ce qui est extérieur à une démarche modélisatrice dominante mobilisant la théorie du choix rationnel et des raisonnements « toutes choses égales par ailleurs », voire les méthodes expérimentales. Ainsi, le développement du qualitatif en recherche n'est ni uniforme ni linéaire. Y accorder une attention, même sans pouvoir en retracer ici les subtilités et les complexités, permet néanmoins de faire un retour sur cette notion élastique et de suggérer que les tensions entre qualitatif et quantitatif sont inhérentes à l'activité scientifique en SHS.

Le caractère qualitatif versus quantitatif des approches a fourni des appuis pour fonder des disciplines et argumenter leur caractère scientifique. La naissance de la sociologie en offre un exemple saisissant, surtout si l'on considère la variété géographique de ses berceaux. En France, à la fin du XIXe siècle, Durkheim propose une définition du fait social fondé sur l'objectivation des contraintes pesant sur les conduites en donnant un rôle central aux statistiques. Cette approche, condensée dans la célèbre formule « il faut traiter les phénomènes sociaux comme des choses » (Durkheim, 1895/1999, p. 108), est développée dans son étude sur le suicide, qui s'appuie sur une analyse de corrélations statistiques entre suicide, célibat et vie domestique (Durkheim, 1897/2002). À contrario, au début du XXe siècle et dans le contexte étatsunien, l'affirmation de la sociologie mobilise des approches qualitatives qui se diffusent depuis l'Université de Chicago, à travers des vecteurs comme l'*American Journal of Sociology* (Abbott, 1999). L'étude fondatrice que Thomas et Znaniecki (1918-1920) consacrent aux paysans polonais migrant aux États-Unis privilégie une approche reposant sur des récits biographiques, des correspondances privées, des courriers adressés à la presse. Au-delà, ces auteurs affirment que les

méthodes qualitatives sont les plus appropriées à la démarche sociologique et renvoient les méthodes quantitatives au rang de succédané des premières.

Cette période ouvre un âge d'or pour les approches qualitatives, entretenu par la dynamique et la relève de la Tradition de Chicago (Carey, 1975; Cefaï, 2016), qui mobilise des méthodes variées, incluant l'ethnographie ou la cartographie, mais aussi l'exploitation de statistiques sociales ou de base de données administratives. Cela montre combien le qualitatif s'entend tout autrement que comme la défiance à l'égard de la mesure et le recours exclusif à des matériaux non chiffrés. Dans cette conjoncture historique, le qualitatif désigne une posture de recherche, épistémologique avant d'être méthodologique, qui combine un ensemble de composantes : prépondérance accordée au terrain, adhésion à un empirisme irréductible (Schwarz, 1993), priorité donnée à la découverte et à la production théorique à rebours d'une démarche de vérification d'hypothèses (Glaser & Strauss, 1967), rejet du positivisme et accent porté sur les expériences vécues et leurs interprétations (Wiley, 1979), développement d'une analyse processuelle à distance du langage des variables durci ensuite dans un « modèle linéaire général » (Abbott, 1988), refus de la mesure mais non de la quantification[1].

Mais dès les années 1930, les critiques se multiplient à l'encontre des approches développées par la Tradition de Chicago. Promues notamment par le courant fonctionnaliste adepte d'une perspective plus positiviste, elles se cristallisent dans une opposition, définie comme indépassable, entre méthodes qualitatives et quantitatives[2], et signent rapidement le déclin des premières. Les nombreux débats expriment des tensions croissantes (Blumer, 1969), et les approches qualitatives ne sont pas seulement concurrencées ou critiquées. Elles sont l'objet de tentatives pour les reléguer à la périphérie du travail scientifique et pour les disqualifier. Car les arguments utilisés consistent à les considérer dans le cadre d'une épistémologie positiviste qui leur est étrangère, c'est-à-dire à produire une critique externe : elles ne peuvent prétendre à la généralisation faute de données suffisamment extensives, elles ne peuvent être dupliquées faute de techniques suffisamment standardisées, elles ne peuvent être rigoureuses faute d'une neutralisation suffisante de la subjectivité du chercheur, etc. Bref, à l'aune du cumul de ces insuffisances, elles ne peuvent prétendre à être scientifiques. Elles sont, au mieux, renvoyées à un statut ancillaire et secondaire (Lazarsfeld & Barton, 1961), cantonnées à des phases exploratoires, réduites à produire des matériaux visant à préparer les véritables enquêtes, quantitatives.

Dans une telle configuration, les risques d'affaiblissement des approches qualitatives sont élevés. Toutefois, l'histoire des disciplines scientifiques et la dynamique de production des connaissances ne sont pas linéaires, mais sont marquées par des inflexions, des tensions et des bifurcations. Il faut donc se garder de tout simplisme et de toute approche gradualiste (Abbott, 2001). Les variations sont

multiples selon les aires géographiques, les conjonctures historiques, les ancrages disciplinaires. Pourtant, on peut avancer qu'un mouvement général est amorcé, avec des variations d'intensité et de profondeur historique selon les disciplines et les pays, de minoration des approches qualitatives. Cela ne signifie pas nécessairement qu'elles sont minoritaires dans les pratiques de recherche, mais que leur légitimité est minorée, voire dépréciée. La sociologie en offre un exemple éloquent, car si les approches qualitatives y ont un poids relatif plus important en Europe continentale qu'en Amérique du Nord, elles ont dans les deux cas un moindre crédit que les approches quantitatives. La science économique représente une situation extrême, puisque la mathématisation est devenue tellement dominante que le statut scientifique des autres approches est mis en doute de l'intérieur même de la discipline (Cahuc & Zylberberg, 2016). Dans nombre de disciplines, dont la sociologie et les sciences de l'éducation, les débats épistémologiques visant à resserrer ou desserrer l'étreinte de la quantification sont vivaces.

Dans son enquête historique sur la pensée statistique, l'épistémologie et la philosophie des sciences, Desrosières (1993) montre comment le langage statistique est le produit de pratiques sociales, institutionnelles et politiques, et interroge ainsi la croyance dans son objectivité et la fascination pour la mise en nombres. Il souligne que le problème n'est pas seulement celui de la mesure et de sa fiabilité (les outils statistiques sont-ils bons et bien utilisés?), mais surtout celui du rapport entre la mesure et les objets (ceux-ci ne sont-ils pas fabriqués par les conventions de mesure?). Dit autrement, les faits sociaux ne sont pas des choses, mais ils sont traités comme tels, ce qui est fort différent. Car la quantification n'est pas alors une opération d'objectivation, mais de construction, comme la qualification si l'on peut employer ce terme pour évoquer les approches qualitatives. Si dans cette perspective on admet que les conventions de mesure sont dépendantes d'hypothèses explicites (Desrosières, 2001), de valeurs implicites du chercheur (Clénet, 2007; Morrissette & Legendre, 2014), de processus sociaux (Espeland & Stevens, 1998), d'idéologies ambiantes (Gould, 1983), alors on peut se demander si l'épistémologie ne devrait pas être commune.

Quantifier… les sciences humaines et sociales

Mais les valorisations des approches qualitatives et quantitatives dans le domaine scientifique ne sont pas seulement une affaire de position épistémologique. Car, comme l'a bien montré Thuillier (1988), les sciences sont indissociables de leurs ancrages socioculturels et historiques. Selon lui, la conviction qu'il n'y a de science que de ce qui est mesurable s'enracine dans une tradition plus que millénaire et reste très prégnante au sein d'un « milieu culturel de plus en plus porté au réalisme, à l'étude exacte et positive des phénomènes » (pp. 259-260). Dans un tel contexte, c'est aussi la politique de la science qui contribue à opposer et à hiérarchiser quali et quanti, et à

cadrer les pratiques en convergence avec cette vision politique (Bérard & Roger, 2015; Frickel & Moore, 2005).

L'attrait pour la mesure et pour ce qui est dénombré et quantifié n'est nullement une tendance spécifique aux SHS, dont l'histoire est traversée par des tensions sans cesse recomposées. Il est un trait de l'époque contemporaine et de son esprit gestionnaire (Bolstanki & Chiapello, 1999). On assiste en effet à un mouvement généralisé de pilotage de la performance, dans les pays occidentaux à tout le moins, où les réformes néomanagériales influencées par la doctrine de la Nouvelle gestion publique ont entrainé une « gouvernance par les nombres » (Supiot, 2015). La quantification devient dès lors utile pour agir, mais aussi pour analyser, décrire, renseigner. Beaucoup a été écrit sur cette lame de fond, sur l'impact de la valorisation des indicateurs, des *rankings*, des dispositifs de *benchmarking*, etc. (Bezes, Chiapello, & Desmarez, 2016; Espeland & Sauder, 2007; Hood, 2012; Rottenburg, Merry, Park, & Mugler, 2015). Certains ont aussi montré qu'elle influence la politique scientifique et la façon d'évaluer les productions qui en relèvent, la tendance étant à privilégier une connaissance par les nombres (par exemple, Lessard, 2014). Notre hypothèse est que cette attraction pour la quantification (Merry, 2016) a des conséquences sur la légitimité différentielle des approches quantitative et qualitative, la première ayant l'avantage sur la seconde, dans plusieurs disciplines scientifiques.

En effet, dans la recherche en SHS, et plus largement en enseignement supérieur, les évaluations comparatives et de classements ont le haut du pavé (Sèguéda & Morrissette, 2014; Vinokur, 2006) : les universités, les revues académiques, la création scientifique, la « performance » ou l'« excellence », l'impact social de la science, les activités et carrières des académiques, la « productivité » des chercheurs, etc. (Gingras & Larivière, 2005; Gozlan, 2015; Karpik, 2012; Pontille & Torny, 2010). Certes l'évaluation scientifique est une composante traditionnelle de la recherche si l'on désigne par là l'examen par les pairs, dans le cadre de la soumission d'un article à une revue scientifique, du recrutement d'un chercheur, du financement de programmes, etc. Mais les modalités de cette évaluation sont désormais bouleversées par deux éléments : un pilotage resserré de l'activité scientifique mise en place par les tutelles à différentes échelles et une quantification de la qualité de la production scientifique par le recours aux bases de données bibliographiques (bibliométrie, index de citation, facteur d'impact, etc.).

Ces évolutions du pilotage des activités scientifiques sont générales même si elles n'ont pas une intensité uniforme. Dès à présent on peut observer leurs effets sur la hiérarchie des disciplines et sur la définition normative sous-jacente de la science et des pratiques de recherche. La distinction entre des sciences « dures » capables de produire des résultats incontestés car falsifiables et des sciences « molles » vouées à produire des résultats approximatifs et contestables tend ainsi à s'estomper. Car le

modèle de référence devient les disciplines mathématisées ou modélisatrices auquel certaines SHS, comme l'économie, revendiquent leur affiliation. Ces disciplines, qui rejettent le qualitatif, s'organisent de manière à produire aisément des métriques, de leurs revues, de leurs articles, de leur production, et à répondre aux exigences de mesure de la politique de la science. S'y opposent des disciplines de la narration ou du récit, qui n'entrent pas en correspondance avec ces exigences (Demazière, 2019). Dans un tel contexte, la frontière entre qualitatif et quantitatif se déplace : alors qu'historiquement elle traversait peu ou prou toutes les disciplines, elle tend à diviser les disciplines entre elles et à les hiérarchiser.

Ces évolutions traduisent une domination croissante d'un paradigme productiviste qui a des conséquences directes sur les pratiques de recherche. Des conséquences qui accentuent le poids de l'aphorisme « *publish or perish* », qui a acquis une familiarité significative (De Rond & Miller, 2005; Gad-El-Hak, 2004). La pression croissante à la productivité, c'est-à-dire à l'accumulation de publications, configure aussi les façons de travailler, en distribuant de facto les activités au regard de leur rendement tel que conçu par ce paradigme. Certes tous les chercheurs et toutes les institutions ne sont pas gagnés par cette pression productiviste, et les critiques adressées au facteur d'impact ou à l'évaluation bibliométrique, par exemple (Gingras, 2014; Ojasoo, Maisonneuve, & Matillon, 2002), ne manquent pas, de même que les appels en faveur d'une *slow science* (Stengers, 2018). Mais l'existence de plaidoyers pour un ralentissement de la science démontre la force d'un mouvement profond, qui progresse aussi dans les SHS (Coutrot, 2008). Or ces tendances lourdes ont une puissance normative : elles charrient des conceptions des bonnes pratiques au regard de l'économie politique de la science qu'elles délimitent.

Le statut du qualitatif en débats

Ces référentiels, diversement diffusés, ne favorisent pas les approches qualitatives, dont les caractéristiques et exigences apparaissent moins ajustées que celles de leurs homologues quantitatives. Cela peut être renseigné à différentes échelles et dans des dimensions variées des activités scientifiques. Ainsi, à l'échelle des activités et des carrières des chercheurs où les processus de *valuation* sont de plus en plus complexes et sophistiqués, de nombreux débats et controverses voient le jour (Lamont, 2012). Toutefois, plusieurs tendances fortes se dégagent : les publications sont privilégiées et l'enseignement délaissé comme cela a été établi de longue date, notamment dans une faculté québécoise de sciences de l'éducation (Fournier, Gingras, & Mathurin, 1988); la focale est mise sur la quantité (de publications) au détriment de l'attention à la qualité (de l'enseignement notamment). Ces tendances ont des effets en amont, sur la recherche – différenciés selon les disciplines –, car elles configurent des normes pratiques, des bonnes pratiques, celles qui paient. Et elles accentuent la compétition tout en l'orientant vers la production de publications, elles-mêmes inscrites dans des

classements qui varient selon les disciplines : par exemple, quand un ouvrage monographique est valorisé en histoire, seuls les articles comptent pour les économistes. Et le lien est étroit entre le degré de quantification et de modélisation des disciplines et les pratiques de publication : en sciences économiques où domine un paradigme standard hyper-mathématisé, seules comptent les revues internationales, qui de surcroit ont été affublées d'un nombre d'étoiles qui offre une métrique pour peser les dossiers; en psychologie où s'est imposée une conception expérimentale, autour des enjeux de cognition notamment, la situation est comparable. Dans les cas évoqués, les approches qualitatives n'ont plus qu'une place marginale et considérablement dépréciée : elles sont rejetées dans l'hétérodoxie quand l'économie comportementale et mathématique devient dominante (Lordon, 2008); elles sont renvoyées au statut de non-science pour une psychologie clinique dominée par les approches cognitivistes (Plas, 2004). Dans ces disciplines, le quantitatif est devenu synonyme de mathématisable et modélisable. Et le qualitatif a été si marginalisé qu'il devient difficile pour les chercheurs qui ne sont pas *mainstream* de satisfaire aux exigences des évaluations, car les meilleures revues ne leur laissent guère de place, dans leurs pages comme dans leurs comités de rédaction.

Dans la plupart des disciplines des SHS, les mouvements ne sont ni puissants ni comparables. Le qualitatif n'y est pas toujours, tant s'en faut, dans l'ombre du quantitatif, et ces disciplines se caractérisent alors par des tensions, plus ou moins conflictuelles ou pacifiées, le long de frontières qui sont internes à leur périmètre. Dans des disciplines comme la sociologie ou les sciences de l'éducation – nos disciplines de rattachement – à forte tradition pluraliste, les tensions entre qualitatif et quantitatif ont façonné leur parcours respectif, soutenant leur dynamisme et préservant leur richesse parce qu'elles n'ont pas provoqué d'asymétries excessives, comme dans les cas précédemment cités (Combessie, 2007; Mialaret, 2017). Les orientations multiples des revues rattachées à ces disciplines rendent d'ailleurs compte de ce pluralisme tempéré. D'autres inflexions sont observables, par exemple dans certaines disciplines traditionnellement portées vers la quantification. Ainsi, dans celles qui relèvent des sciences de la santé physique et mentale, des ouvertures de plus en plus importantes se font vers des démarches qualitatives, qu'elles soient intégrées ou non à des démarches quantitatives (p. ex., Dupuis, 2016), notamment en raison d'un déplacement du modèle d'acteur, la tendance étant actuellement à considérer les patients comme des partenaires et à leur donner une voix en recherche (p. ex., Godrie, 2015).

Les rapports entre disciplines, ayant leurs dynamiques propres, peuvent être affectés par des valorisations différentielles de ces deux familles d'approches. Un exemple en est fourni par les débats entre sociologues et politistes sur les attendus de la thèse complémentaire (habilitation à diriger des recherches), permettant de candidater en France aux grades académiques les plus élevés. Alors que la publication d'un ouvrage de recherche en nom propre était une norme bien établie, permettant

d'expliciter des apports personnels à la discipline, les tenants d'approches exclusivement quantitatives disqualifient désormais cette exigence qu'ils estiment trop chronophage et plaident pour la publication exclusive d'articles dans des revues académiques. Ils répercutent ainsi une norme globale associant quantité de publications et valorisation des revues à comité de lecture. Les jeunes générations, qui sont potentiellement des prétendants à l'entrée dans la profession académique, semblent intérioriser précocement ces normes émergentes. Par exemple, ils cherchent à ajuster leurs programmes de recherche à la durée des financements qu'ils briguent, et qui sont généralement limités à trois années pour les thèses. Nous observons alors, dans des contextes différents, qu'ils effacent de plus en plus l'option d'une démarche ethnographique au regard des couts temporels d'un travail de terrain approfondi, hésitent à concevoir des dispositifs d'enquête qualitatifs par peur des implications d'une enquête difficile. À contrario, l'analyse secondaire de bases de données statistiques peut être perçue comme plus économe en temps, même si une telle orientation exige la maitrise de compétences spécialisées dont l'acquisition a un cout d'entrée, sans compter qu'elle permet de produire de supposées « données probantes ».

Les règles de distribution de subventions ou avancées de carrière encouragent à faire vite, pour tenir les délais ou pour accumuler les productions. Dès lors, elles peuvent susciter des ajustements des pratiques de recherche, ne serait-ce que pour améliorer sa position dans un univers académique où la concurrence (entre individus, entre équipes, entre projets, entre établissements) acquiert un rôle croissant et devient le juge de paix pour l'attribution de ressources trop rares. Même si elle est implicite, l'incitation n'en est pas moins réelle à privilégier les options susceptibles d'être les plus payantes. Dans ce contexte, le quantitatif et le qualitatif peuvent être différemment valorisés. Dans la première option, la phase, longue – surtout dans les approches ethnographiques – de production de matériaux est réduite, voire disparait au profit de l'accès à des données déjà produites. De plus, ces données portant sur de larges échantillons ont l'avantage de conduire à des résultats chiffrés, valorisés par les mondes professionnels et gouvernementaux, qui contribuent ainsi également à infléchir les pratiques des chercheurs. À cette crédibilité externe s'ajoute une dynamique interne nourrissant une rhétorique de la cumulativité, même si celle-ci est parfois limitée à l'ajout d'une variable dans un modèle de causalité, à rebours des logiques de créativité scientifique (Dogan & Pahre, 1991). À mesure que ces approches se diffusent et tendent à se cristalliser en conventions, les approches qualitatives sont fragilisées. Cela se traduit par exemple par le dictat de la représentativité des échantillons, signifiant plus ou moins implicitement que le nombre d'enquêtés, d'entretiens ou d'observations compte, et que seul le nombre compte. Face à ces critiques, externes, il n'est pas aisé de faire valoir des critères spécifiques et appropriés aux démarches qualitatives (significativité et variation systématique des cas retenus, échantillonnage théorique, etc.). On retrouve ici les tensions classiques que nous avons pointées à propos de la

sociologie étatsunienne dans les années 1950-60. Le même type d'observation peut être fait à propos des méthodes d'analyse, qui apparaissent flottantes et floues au regard des formules mathématiques et des protocoles statistiques. Leur valorisation exige indéniablement un investissement spécifique afin d'expliciter les opérations élémentaires réalisées sur les matériaux et d'ouvrir ce qui apparait trop souvent encore comme une boite noire (Glaser & Strauss, 1967; Paillé & Mucchielli, 2016).

Le risque n'est jamais nul que la « science des mots » s'aligne sur la « science des chiffres » (Rihoux, 2017). Il n'est jamais sûr non plus. Toutefois, les politiques de la science ne se traduisent pas mécaniquement dans les pratiques professionnelles, d'autant que les critères d'évaluation et les définitions de la bonne science qu'ils supportent diffèrent selon les disciplines des SHS (Lamont, 2010). Nos expériences personnelles dans des organismes subventionnaires (au Canada, en France, au Portugal, en Suisse, en Belgique, aux Pays-Bas) ou dans des commissions de carrières (au Québec, en France, en Suisse, en Belgique, au Brésil) nous conduisent à des observations plus mitigées. Dans la quasi-totalité des cas, aucun critère explicite figurant dans les référentiels ne tend à privilégier des projets ou dossiers dans lesquels les approches quantitatives seraient centrales, ou à déconsidérer les approches qualitatives. Ces observations rappellent combien ces catégories sont avant tout symboliques, ce qui ne veut pas dire sans importance, mais signifient qu'elles organisent des identifications, qu'elles nourrissent des croyances, qu'elles supportent des représentations sociales, qu'elles canalisent des stéréotypes. Mais nos expériences indiquent que si la tension entre qualitatif et quantitatif peut s'inviter dans les débats, c'est pour les animer et non pour les trancher, c'est sous la forme de la controverse et non de la disqualification. Cela signifie que ces assemblées collégiales sont des lieux où se rejouent les controverses historiquement produites, et si tel est le cas, c'est parce que les disciplines concernées restent traversées par des frontières internes, ce qui est à notre sens un signe de vitalité scientifique.

Conclusion

Nous avons pointé des éléments caractérisant des tensions entre approches qualitatives et quantitatives qui traversent l'histoire des SHS, laquelle est marquée par des jeux de (re)configuration et de hiérarchisation différenciés selon les époques et les disciplines. La valorisation contemporaine des chiffres est un facteur d'affaiblissement de la légitimité des approches qualitatives, mais ses conséquences sont très variables selon les disciplines. Quoi qu'il en soit, au plan épistémologique comme à celui de la conduite de la recherche, la complémentarité est à l'évidence une richesse, une condition du dynamisme des disciplines, et les oppositions ou les conflictualités sont stériles et contreproductives. Les approches qualitatives et quantitatives ne sont pas commensurables sur une même échelle de critères, et ne sont donc pas hiérarchisables. Ce constat est bien documenté et argumenté (Becker, 2004; Deschenaux & Laflamme,

2008), et il est consolidé encore par la démonstration de leur complémentarité (Mayer, 2018).

L'enjeu n'est pas seulement épistémologique, puisque la dynamique des rapports entre approches qualitatives et quantitatives se déploie aussi dans les institutions scientifiques, et notamment dans les arènes collégiales où les chercheurs, institués comme pairs, produisent des évaluations, des hiérarchies et des classements. Ces arènes disciplinaires accueillent des collégialités diversifiées qui sont le reflet, plus ou moins déformé, de la variété des manières de faire de la recherche. Ce sont dès lors, potentiellement, des espaces d'expression et de reconnaissance de cette diversité. À cet égard, elles ne devraient pas seulement être des espaces de légitimation et de soutien des recherches qualitatives comme quantitatives, mais aussi des espaces-frontières où la cohésion se renforce dans le pluralisme. Promouvoir cette orientation, ce n'est pas seulement plaider pour le respect du pluralisme scientifique – dont la dimension quali/quanti est un aspect important – dans la production comme dans l'évaluation de la recherche. L'enjeu est plus fondamental : il renvoie au statut des SHS, et rejoint de nouveau le débat épistémologique.

Sur ce point, nous pensons, avec Passeron, que les SHS sont des sciences qui mobilisent des « théories interprétatives » et non des « théories nomologiques » (1991, pp. 19-27). Elles ne sont ni des sciences formelles, comme les mathématiques, ni des sciences expérimentales, comme la biologie, mais des « savoirs empirico-rationnels ». Loin de dégager des lois générales au sens des sciences dites exactes, elles élaborent des théories assorties de spécifications spatiotemporelles. Elles produisent des concepts qui sont des « généralités spécifiques et conditionnelles » (Passeron, 1991, p. 82). Cette formule n'est pas un oxymore : elle délimite un espace épistémologique incluant des lignes de recherche qui fixent des priorités variées : à l'empirie, à la formalisation, à la mesure, à la compréhension, à l'interprétation, à la quantification, à la description, etc. Elle indique aussi que si l'espace des possibles est très ouvert, sa consistance dépend des croisements entre des lignes de recherche qui ne doivent pas être tracées comme des parallèles mais doivent être croisées. Aussi, importe-t-il de préserver cet espace dans la réalisation des activités de recherche comme les échanges au sein des arènes collégiales.

Notes

[1] Cette distinction s'entend ici dans le sens où la première « implique que quelque chose existe sous une forme déjà mesurable selon une métrologie réaliste » (Desrosières, 2008, p. 11), alors que la seconde suppose que « soit élaborée et explicitée une série de conventions

d'équivalences préalables » (p. 11) comme des inscriptions ou des codages et autres conventions de quantification qui sont laissées dans l'ombre dans l'approche précédente.

[2] La création de l'*American Sociological Review* en 1936, qui offre un espace éditorial de premier plan aux tenants des approches quantitatives, est symptomatique de l'âpreté de cette lutte qui s'incarne ici dans une opposition frontale à l'*American Journal of Sociology*.

Références

Abbot, A. (1988). Transcending general linear reality. *Sociological Theory*, *6*(2), 169-186.

Abbott, A. (1999). *Department and discipline. Chicago sociology at one hundred*. Chicago, IL : The University of Chicago Press.

Abbott, A. (2001). *Chaos of disciplines.* Chicago, IL : The University of Chicago Press.

Becker, H. S. (2004). *Écrire les sciences sociales*. Paris : Economica.

Bérard, Y., & Roger, A. (Éds). (2015). Sociologie politique des sciences. *Politix*, *3*(111), 9-26.

Bernard, H. R. (2018). *Research methods in anthropology. Qualitative and quantitative approaches*. New York, NY : Rowman & Littlefield.

Bezes, P., Chiapello, E., & Desmarez, P. (2016). Introduction : la tension savoirs-pouvoirs à l'épreuve du gouvernement par les indicateurs de performance *Sociologie du travail*, *58*(4), 347-369. Repéré à https://journals.openedition.org/sdt/587

Blumer, H. (1969). *Symbolic interactionism : Perspective and method*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice Hall.

Boltanski, L., & Chiapello, E. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.

Bryman, A. (2006). Integrating quantitative and qualitative research : How is it done? *Qualitative Research*, *6*(1), 97-113.

Cahuc, P., & Zylberberg, A. (2016). *Le négationnisme économique et comment s'en débarrasser*. Paris : Flammarion.

Carey, J. T. (1975). *Sociology and public affairs. The Chicago School*. Berverly Hills, CA : Sage.

Cefaï, D. (2016). Andrew Abbott, un certain héritage de Chicago. Dans D. Demazière, & M. Jouvenet (Éds), *Andrew Abbott et l'héritage de l'école de Chicago* (pp. 69-93). Paris : EHESS.

Clénet, J. (2007). Complexité de l'approche qualitative et légitimation scientifique pour une genèse des possibles : relier pragmatique, épistémique, et éthique… *Recherches qualitatives, Hors-série,* (3), 59-75.

Combessie, J.-C. (2007). *La méthode en sociologie.* Paris : La Découverte.

Coutrot, L. (2008). Sur l'usage récent des indicateurs bibliométriques comme outil d'évaluation de la recherche scientifique. *Bulletin de méthodologie sociologique, 100*, 45-50.

De Rond, M., & Miller, A. N. (2005). Publish or perish. Bane or boon of academic life? *Journal of Management Inquiry*, *14*(4), 321-329.

Demazière, D. (2019). Qu'est-ce qu'une bonne revue scientifique (en sociologie et ailleurs)? *SociologieS*. Repéré à http://journals.openedition.org/sociologies/9421

Deschenaux, F., & Laflamme, C. (2008). Analyse du champ de la recherche en sciences de l'éducation au regard des méthodes employées : la bataille est-elle vraiment gagnée pour le qualitatif? *Recherches qualitatives*, *27*(2), 5-27.

Desrosières, A. (1993). *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*. Paris : Découverte.

Desrosières, A. (2001). Entre réalisme métrologique et conventions d'équivalence : les ambiguïtés de la sociologie quantitative. *Genèses*, *43*(2), 112-127. Repéré à https://www.cairn.info/revue-geneses-2001-2-page-112.htm#

Desrosières, A. (2008). La statistique, outil de gouvernement et outil de preuve. Dans A. Desrosières (Éd.), *L'argument statistique 1. Pour une sociologie historique de la quantification* (pp. 7-20). Paris : Presses de l'École de Mines.

Dogan, M., & Pahre, R. (1991). *L'innovation dans les sciences sociales : la marginalité créatrice*. Paris : Presses universitaires de France.

Dupuis, C. (2016). Combinaison d'approches quantitatives et qualitatives pour l'évaluation des effets de la faciathérapie méthode Danie Bois sur la douleur de patients fibromyalgiques. *Recherches qualitatives, Hors-série,* (20), 515-530.

Durkheim, E. (1999). *Les règles de la méthode sociologique* (9e éd.). Paris : Flammarion. (Ouvrage original publié en 1895).

Durkheim, E. (2002). *Le suicide. Étude de sociologie* (19e éd.). Paris : Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1897).

Espeland, W. N., & Sauder, M. (2007). Rankings and reactivity: How public measures recreate social worlds. *American Journal of Sociology*, *113*(1), 1-40.

Espeland, W. N. & Stevens, M. L. (1998). Commensuration as a social process. *Annual Review of Sociology, 24*, 313-341.

Fournier, M., Gingras, Y., & Mathurin, C. (1988). L'évaluation par les pairs et la définition légitime de la recherche. *Actes de la recherche en sciences sociales, 74*, 47-54.

Frickel, S., & Moore, K. (Éds). (2005). *The new political sociology of science. Institutions, networks and power*. Madison, WI: University of Winconsin Press.

Gad-El-Hak, M. (2004). Publish or perish. An ailing enterprise? *Physics Today, 57*(3), 61-62.

Gingras, Y. (2014). *Les dérives de l'évaluation de la recherche. Du bon usage de la bibliométrie*. Paris : Raisons d'Agir.

Gingras, Y., & Larivière, V. (2005). Les pratiques de publication des chercheurs québécois en sciences sociales. *Le Cahier de l'ACSALF*, *2*(2), 10-11.

Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory. Strategies for qualitative research*. Chicago, IL : Aldine.

Godrie, B. (2015). L'autre côté de la clôture. Quand le monde de la santé mentale et de la rue rencontre celui de la recherche. *Santé mentale au Québec*, *40*(1), 67–80. https://doi.org/10.7202/1032383ar

Gottmann, J. (1980). Les frontières et les marches. Cloisonnement et dynamique du monde. Dans H. Kishimoto (Éd.), *Geography and its boundaries. In memory of Hans Boesch* (pp. 53-58). Berne : Kummerly und Frey.

Gould, J. S. (1983). *La mal-mesure de l'homme*. Paris : Ramsay.

Gozlan, C. (2015). L'autonomie de la recherche scientifique en débats : évaluer « l'impact » social de la science? *Sociologie du travail*, *57*(2), 151-174.

Hood, C. (2012). Public management by numbers as a performance-enhancing drug : Two hypotheses. *Public Administration Review*, *72*(1), 85-92.

Karpik, L. (2012). « Performance », « excellence » et création scientifique. *Revue française de socio-économie, 2*(10), 113-135.

Lamont, M. (2010). *How professors think. Inside the curious world of academic judgment*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

Lamont, M. (2012). Toward a comparative sociology of valuation and evaluation. *Annual Review of Sociology, 38*(1), 201-221.

Lamont, M., & Molnar, V. (2002). The study of boundaries in the social sciences. *Annual Review of Sociology, 28*, 167-195.

Lazarsfeld, P. F., & Barton, A. (1961). Some functions of qualitative analysis in sociological research. Dans S. M. Lipset, & N. J. Smelser (Éds), *Sociology: The progress of a decade* (pp. 95-122). Englewood Cliffs, NJ : Prentice Hall.

Lessard, C. (2014). La montée en puissance de l'évaluation, moteur de la nouvelle gestion publique en éducation. Fonctions sociopolitiques et enjeux socioéducatifs. Dans J. Morrissette, & M.-F. Legendre (Éds), *Enseigner et évaluer : regards sur les enjeux éthiques et sociopolitiques* (pp. 143-164). Québec : Presses de l'Université Laval.

Lordon, D. (2008). Conclusion : qu'est-ce qu'une économie politique hétérodoxe? Dans F. Lordon (Éd.), *Conflits et pouvoirs dans les instituions du capitalisme* (pp. 303-339). Paris : Presses de Sciences Po.

Mayer, N. (2018). Qualitatif ou quantitatif? Plaidoyer pour l'éclectisme méthodologique. *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, *139*(1), 7-33.

Merry, S. E. (2016). *The seductions of quantification. Measuring human rights, gender violence and sex trafficking*. Chicago, IL : University of Chicago Press.

Mialaret, G. (2017). *Les sciences de l'éducation*. Paris : Presses universitaires de France.

Morrissette, J., & Legendre, M.-F. (2014). *Enseigner et évaluer : regards sur les enjeux éthiques et sociopolitiques*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Muller, J. Z. (2018). *The tyranny of metrics*. Princeton, NJ : Princeton University Press.

Ojasoo, T., Maisonneuve, H., & Matillon, Y. (2002). Le facteur d'impact des revues, un indicateur bibliométrique à manier avec prudence. *La Presse Médicale*, *31*(1), 775-781.

Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (4e éd.). Paris : Armand Colin.

Passeron, J.-C. (1991). *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Paris : Nathan.

Plas, R. (2004). Comment la psychologie expérimentale française est-elle devenue cognitive? *La revue pour l'histoire du CNRS, 10*. Repéré à http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/586

Pontille, D., & Torny, D. (2010). Revues qui comptent, revues qu'on compte : produire des classements en économie et gestion. *Revue de la régulation, 8*. Repéré à https://journals.openedition.org/regulation/8881

Ragin, C. C. (2014). *The comparative method. Moving beyond qualitative and quantitative strategies.* Oakland, CA : University of California Press.

Rihoux, B. (2017). Préface. La boite à outils de l'analyse de données textuelles (ADT) : des chantiers aussi prometteurs que périlleux. Dans P. M. Daigneault, & F. Pétry (Éds), *L'analyse textuelle des idées, des discours et des pratiques politiques* (pp. 17-25). Québec : Presses de l'Université Laval.

Rottenburg, R., Merry, S. E., Park, S. J., & Mugler, J. (Éds). (2015). *The world of indicators : The making of governmental knowledge through quantification*. Cambridge : Cambridge University Press.

Schwartz, O. (1993). Postface : L'empirisme irréductible. Dans N. Anderson (Éd.), *Le hobo. Sociologie du sans-abri* (pp. 265-308). Paris : Nathan.

Sèguéda, S., & Morrissette, J. (2014). Évaluation et nouvelle gestion publique dans le champ de l'enseignement supérieur : enjeux socio-éthiques et politiques. Dans J. Morrissette, & M.-F. Legendre (Éds), *Enseigner et évaluer : regards sur les enjeux éthiques et sociopolitiques* (pp. 185-209). Québec : Presses de l'Université Laval.

Sorokin, P. (1959). *Tendances et déboires de la sociologie américaine*. Paris : Aubier.

Stengers, I. (2018). *Another science is possible. A manifesto for slow science*. Cambridge : Polity Press.

Supiot, A. (2015). *La gouvernance par les nombres : cours au Collège de France, 2012-2014*. Paris : Fayard.

Tashakkori, A., & Teddlie, C. (Éds). (2003). *Handbook of mixed methods in social and behavioral research*. Thousand Oaks, CA : Sage.

Thomas, W. I., & Znaniecki, F. (1918-1920). *The polish peasant in Europe and America* (5 volumes). New York, NY : Alfred Knopf.

Thuillier, P. (1988). *Les passions du savoir. Essais sur les dimensions culturelles de la science*. Paris : Fayard.

Vinokur, M. (2006). La qualité de la mesure de la qualité dans l'enseignement supérieur : essai d'analyse économique. *Éducation et sociétés*, *18*(2), 109-124.

Wiley, N. (1979). The rise and fall of dominating theories in American sociology. Dans W. E. Snized, E. R. Fuhrman, & M. K. Miller (Éds), *Contemporary issues in theory and research* (pp. 47-79). Westport : Greenwood Press.

Joëlle Morrissette *est professeure agrégée à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal. Elle est spécialiste des méthodologies qualitatives, et est l'actuelle présidente de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ). Adossés à une sociologie interactionniste des professions, ses travaux en début de carrière ont porté sur les pratiques d'évaluation des apprentissages des enseignants et, depuis 2013, sur le phénomène de l'intégration socioprofessionnelle des enseignants formés à l'étranger dans l'École québécoise.*

Didier Demazière *est sociologue, chercheur au CNRS au Centre de sociologie des organisations de Sciences Po à Paris. Spécialiste du travail et des professions, il poursuit une réflexion transversale, à la fois théorique et méthodologique, consacrée aux perspectives biographiques et aux postures interactionnistes. Ses intérêts de recherche actuels portent plus spécifiquement sur les régulations des marchés du travail et les processus de différenciation des carrières professionnelles.*

Pour joindre les auteurs :
joelle.morrissette@umontreal.ca
didier.demaziere@sciencespo.fr